

Solennité de la Présentation du Seigneur
Journée de la vie consacrée

Ma 3, 1-4 / Hb 2, 14-18 / Lc 2, 22-40

Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole

Ce cantique de Syméon est le chant du soir par excellence dans la vie liturgique de l'Église. Il est chanté durant complies, l'office qui accomplit la journée tout en l'ouvrant sur une lumière paisible. Prier est un acte nécessaire au moment du coucher. Ce n'est pas réservé aux seules personnes consacrées. Celles-ci, par le célibat, expriment au Christ l'exclusivité de leur amour. Et chaque soir, cela signifie concrètement que seul, chacun va se reposer sur sa couche. *Dans la paix moi aussi, je me couche et je dors, car tu me donnes d'habiter, Seigneur, seul, dans la confiance – pour citer cet autre psaume (4,9) traditionnel de complies.* Confiance, paix et repos, mais pour celui-là qui sait vivre sa solitude dans l'intimité du Seigneur ! Combien précieuse est notre prière du soir pour goûter cette intimité. Sans elle, ce n'est pas seulement la paix du soir dont on se prive, mais aussi de l'élan joyeux du matin. En effet, l'unique manière de se préparer un bon lever consiste à consacrer son coucher. En cela la vie consacrée est témoignage pour tout baptisé. Je ne veux d'ailleurs rien exprimer ici qui ne soit l'exclusivité des religieux. Si vivre une intimité exclusive avec le Seigneur est le propre du religieux, rien n'est exclusif aux religieux qui ne soit le bien de tous les baptisés. La consécration religieuse, en effet, n'est pas autre chose qu'une manifestation de la consécration baptismale, si je puis dire : du concentré de baptême !

Or pour parler de la vie consacrée concrètement, on doit parler de la journée consacrée. Ma vie n'est rien d'autre en réalité que ma journée et même, cette journée ! Ma vie, c'est aujourd'hui. Celui qui pense vivre sa consécration ou sa prière, demain, précisément ne la vit pas, il la pense seulement. C'est pourquoi la vie religieuse est avant tout une organisation de la journée, elle est célébration du temps. Et voilà le témoignage fondamental que la vie consacrée doit donner au monde : le sens du temps. Notre sens de Dieu, c'est-à-dire notre sensibilité religieuse, se confond avec notre sens du temps.

Sens du temps comme sens de l'instant présent tout d'abord. *Maintenant* : chante avec allégresse Syméon. Il sait goûter le présent au double sens du mot : un don venu de Dieu, l'instant comme son cadeau. *Maintenant*. Or, justement il tient dans les mains – main-tenant – l'Éternel comme un nouveau-né. Il reconnaît le don de Dieu en cet enfant, il reconnaît le don de cet instant sacré. Il déborde de reconnaissance et de gratitude, et tout ensemble il sanctifie l'instant comme le Saint. Voilà la grande mission de la vie consacrée : sanctifier le Nom de Dieu et sanctifier le temps. C'est-à-dire célébrer la liturgie en reconnaissant la grandeur de Dieu et son tout premier don, le temps !

J'insiste ici lourdement, tellement notre rapport au temps est faussé. Le temps est saint, et nous devons le célébrer comme tel. Il nous vient de Dieu ; en lui c'est Dieu qui vient ; par lui, c'est vers Dieu que nous allons. Le présent nous donne Dieu, il distille l'éternité. Nous n'avons ni à courir après le temps, ni à le perdre ou à le regretter, même pas à le calculer, mais nous avons à l'accueillir pour ce qu'il est : le rendez-vous permanent avec Dieu. Le présent est l'instrument privilégié de Dieu, aime à dire le Pape François.

Avoir le sens du temps, c'est donc savoir vivre une rencontre, ne pas rater les rendez-vous ! Avoir le sens du temps c'est aussi avoir le sens des processus : ce que Dieu est en train de réaliser. Sens du temps, sens de l'instant, sens du processus et donc sens de la durée. La très vieille Anne vient fidèlement prier au temple jour et nuit. Veuve, elle sait ce qu'est un deuil, ce pénible processus que

seul le temps réalise en nous et par lequel lentement on apprend à apprivoiser à nouveau la vie, lentement à nous réconcilier avec elle, malgré ce qu'elle nous a pris. On finit par être bien obligé de reconnaître que la vie n'a rien pris d'autre que ce qu'elle nous avait donné. Sens de la durée chez Anne et de l'attente chez Syméon. Tous deux attendaient la consolation d'Israël, sa libération ! Savoir durer, sans se durcir. Savoir attendre sans se tendre, ni prétendre. Attendre l'évènement de Dieu et durer dans cette attente, c'est devenir tendre et doux !

Syméon dans la lumière de Dieu a bien saisi le vrai sens des processus. Il voit comment Dieu agit. Il annonce la *chute et le relèvement d'un grand nombre*. Il sait qu'un homme vraiment debout, c'est un homme qui a appris à se relever. Un homme debout sans prétention, est un homme qui a connu la chute d'abord puis, le relèvement.

Il connaît aussi le sens de la douleur, il sait combien elle peut servir. Il voit que c'est l'âme traversée de Marie qui va mystérieusement provoquer la révélation des cœurs. Il sait d'expérience que seule la douleur ouvre certains espaces en nous et nous délivre de nos fixations intérieures. Il n'a pas peur des paradoxes – lui, épris de consolation –, voit en cet enfant qui l'illumine et l'apaise, provocation et signe de contradiction. Vivre une rencontre avec Dieu, c'est comme un choc : être traversé par une parole qui nous ouvre l'esprit, qui nous libère de nos monologues stériles.

Quelle maturité dans ces deux personnages, Anne et Syméon, qui rencontrent les jeunes parents, Marie et Joseph, et leur bébé !

Ils ont enfin le sens du temps en cela qu'ils discernent le moment du changement. La rencontre ici décrit le passage des rites anciens, accomplis, aux nouveaux. Syméon voit l'accomplissement du soir devenir lumière d'un jour nouveau ; il perçoit le basculement d'une alliance à l'autre. Syméon a le sens des continuités et des ruptures. Il se tient à la transition et se fait l'homme de la transmission. Il voit dans le nouveau-né la lumière attendue, la gloire du peuple de la première alliance qui ouvre aux nations le salut. Il ne s'accroche pas à l'ancien. Il ne le rejette pas non plus. Il voit l'héritage qui se transmet pour se répandre sur toute l'humanité. Transmettre c'est assurer la continuité d'un don en acceptant la rupture des formes. Syméon sait que ce n'est pas lui qui doit continuer : son chemin touche à sa fin. *Il avait reçu, dit saint Luc, de l'Esprit Saint l'annonce qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ, le Messie du Seigneur*. Maintenant qu'il a vu le Messie, qu'il a reconnu la vie, sa manière de vivre peut paisiblement intégrer sa propre mort. « Puissé-je être vivant quand je mourrai » disait un célèbre psychologue, tellement il constatait qu'il est plus habituel de vivre comme un mourant. *Par crainte de la mort, les hommes passent toute leur vie dans une situation d'esclaves*, explique l'épître aux Hébreux (2, 15). Syméon en accueillant le mystère de Jésus est à jamais un vivant. Mourir pour lui sera donc un acte paisible, un don, un abandon dans les mains de Dieu.

Avoir le sens du temps, c'est finalement cela : savoir mourir en annonçant la vie, en annonçant à travers la lumière de son propre regard, l'éternelle innocence de Dieu, telle que Syméon l'a perçue dans cet enfant.

Aujourd'hui, en Suisse, l'âge moyen de la vie consacrée approche à peu près l'âge de Syméon et d'Anne. Combien précieux est son témoignage ! Son sens du temps et sa joie de n'être pas vouée à une autre éternité que celle d'être donnée, offerte à Dieu et aux hommes, ouverte à Dieu et aux hommes. Puisse sa joie d'annoncer la nouveauté de Dieu trouver des héritiers dans les générations montantes !